

## Приложение № 3

### EXTRAIT 1

Nathalie Sarraute. *Tropismes*. IV

Elles baragouinaient des choses à demi exprimées, le regard perdu et comme suivant intérieurement un sentiment subtil et délicat qu'elles semblaient ne pouvoir traduire.

Il les pressait : « Et pourquoi ? et pourquoi ? Pourquoi suis-je donc un égoïste ? Pourquoi un misanthrope ? Pourquoi cela ? Dites, dites ? »

Au fond d'elles-mêmes, elles le savaient, elles jouaient un jeu, elles se pliaient à quelque chose. Il leur semblait parfois qu'elles ne cessaient de regarder en lui une baguette qu'il maniait tout le temps comme pour les diriger, qu'il agitait doucement pour les faire obéir, comme un maître de ballet. Là, là, là, elles dansaient, tournaient et pivotaient, donnaient un peu d'esprit, un peu d'intelligence, mais comme sans y toucher, mais sans jamais passer sur le plan interdit qui pourrait lui déplaire.

« Et pourquoi ? Et pourquoi ? Et pourquoi ? » Allez donc ! En avant ! Ah, non, ce n'est pas cela ! En arrière ! En arrière ! Mais oui, le ton enjoué, oui, encore, doucement, sur la pointe des pieds, la plaisanterie et l'ironie. Oui, oui, on peut essayer, cela prend. Et l'air naïf maintenant pour oser dire des vérités qui pourraient sembler dures, pour s'occuper de lui, car il adorait cela, le taquiner, il adorait ce jeu. Là, attention, doucement, doucement, cela devient dangereux, mais on peut ressayer, il peut le trouver piquant, amusant, aguichant. Maintenant c'est une histoire, c'est l'histoire d'un scandale, de la vie intime entre gens qu'il connaît, chez qui il est reçu et qui l'estiment. Cela va l'intéresser, d'habitude il aime cela... Mais non ! ah ! c'était fou, cela ne l'intéresse pas ou cela lui a déplu : il se renfrogne tout à coup, comme il fait peur, il va les rabrouer d'un air furieux, grognon, il va leur dire quelque chose d'avalissant, les rendre (elles ne savent comment) conscientes de leur bassesse, sinon maintenant, du moins à la moindre occasion, sans qu'on puisse lui répondre, de sa manière détournée, si mauvaise.

Quel épuisement, mon Dieu ! Quel épuisement que cette dépense, ce sautaillement perpétuel devant lui : en arrière, en avant, en avant, en avant, et en arrière encore, maintenant mouvement tournant autour de lui, et puis encore sur la pointe des pieds, sans le quitter des yeux, et de côté et en avant et en arrière, pour lui procurer cette jouissance.

## EXTRAIT 2

Nathalie Sarraute. *Le Portrait d'un inconnu*

Des coups frappés quelque part au fond de nous, des coups étouffés, menaçants, semblables aux battements sourds du sang dans les veines dilatées, nous réveillent en sursaut. « Mes réveils de condamné à mort », c'est ainsi qu'il les appelait, ces réveils anxieux qui le faisaient se dresser sur son lit au petit jour, c'est ainsi qu'il en parlait, je m'en souviens, au temps où il mettait sa coquetterie à se parer de cela : sa sensibilité si délicate, son inquiétude de bon aloi... « Mes réveils de condamné à mort... »

Etendu tout pantelant sur son lit, on s'apersoit petit à petit, comme l'oeil qui s'habitue à la pénombre, commence à distinguer peu à peu les contours des objets, qu'il y a, provoquant ce gonflement, ces élancements sourds, quelque chose, un corps étranger qui est là, fiché au coeur de l'angoisse, comme l'épine enfocée dans la chair tuméfiée, sous l'abcès qui couve. Il faut extirper ça absolument, le sortir le plus vite possible pour faire cesser la malaise, la douleur, il faut chercher, creuser, comme on fouille la chair impitoyablement avec la pointe d'une aiguille pour en extraire l'écharde.

Elle est là, plantée au coeur de l'angoisse, un corpuscule solide, piquant et dur, autour duquel la douleur irradie, elle est là (parfois il faut tâtonner assez longtemps avant de la trouver, parfois on la découvre très rapidement), l'image, l'idée... Très simple d'ordinaire et même un peu puérile à première vue, d'une un peu trop naïve crudité – une image de notre mort, de notre vie. C'est elle que nous trouvons le plus souvent, notre vie, comprimée, resserrée sur un espace réduit, pareille à ces vies telles qu'on nous les présente parfois dans les films ou les romans, figée en un saisissant raccourci, barrée durement de dates (vingt ans déjà... trente ans... le temps écoulé... la jeunesse gaspillée... finie... et au bout l'écheance finale...), une image d'une effrayante netteté dont les ombres et les lumières ressortent accentuées, condensées comme sur une photographie tirée à format réduit. Notre vie, non pas telle que nous la sentons au cours des journées, comme un jet d'eau intarissable, sans cesse renouvelé, qui s'éparpille à chaque instant en impalpables gouttelettes aux teintes irisées, mais durcie, pétrifiée : un paysage lunaire avec ses pics dénudés qui se dressent tragiquement dans un ciel désert, ses profonds cratères pliens d'ombre.

### EXTRAIT 3

Nathalie Sarraute. *Le Planétarium*

L'appartement est silencieux. Il n'y a personne. Ils sont partis. Leurs vestes et leurs casquettes ne sont plus sur la banquette de l'entrée. Mais ils n'ont pas fini, il y a du désordre partout, de la sciure de bois par terre, la boîte à outils est ouverte, des outils sont épars sur le parquet... ils n'ont pas eu le temps de finir... Pourtant les rideaux sont accrochés, ils pendent de chaque côté de la baie, et la petite porte est à sa place au fond de la salle à manger, posée sur ses gonds... Mais tout a un drôle d'air, étriqué, inanimé... C'est ce rideau vert sur ce mur beige... il fait grossier... une harmonie pauvre, facile, déjà vue partout, et la porte, il n'y a pas de doute, la porte ovale au milieu de ces baies carrées a un air faux, rapporté, tout l'ensemble est laid, commun, de la camelote, celle du faubourg Saint-Antoine ne serait pas pire... Mais il faut lutter contre cette impression de détresse, d'écroulement... elle doit se méfier d'elle-même, elle se connaît, c'est de l'énervement, la contrepartie de l'excitation de tout à l'heure, elle a souvent de ces hauts et de ces bas, elle passe si facilement d'un extrême à l'autre... il faut bien se concentrer, tout examiner calmement, ce n'est peut-être rien... Mais c'est tout trouvé, c'est cela, ça crève les yeux : la poignée, l'affreuse poignée en nickel, l'horrible plaque de propreté en métal blanc... c'est de là que tout provient, c'est cela qui démolit tout, qui donne à tout cet air vulgaire — une vraie porte de lavabos... Mais comment ont-ils pu? — mais c'est sa faute aussi, à elle, quelle folie d'être partie, de les avoir laissés, elle n'a que ce qu'elle mérite, aucune leçon ne peut lui servir, elle savait bien pourtant qu'on ne peut pas les laisser seuls un instant, il faut être constamment derrière eux, surveiller chaque geste qu'ils font, une seconde d'inattention et c'est le désastre. Seulement voilà, on est toujours trop délicat, elle a si peur de les troubler... on se figure que ça les empêche de bien travailler, qu'on soit là toujours sur leur dos... cette confiance absurde, ce crédit qu'elle fait aux gens... de la paresse, au fond, de la lâcheté, elle aime tant flâner, rêvasser, et que les choses se fassent toutes seules, que ça lui tombe tout cuit... Maintenant le bois est entamé, les grosses vis de l'horrible plaque de propreté s'enfoncent dans la chair du bois, elles vont laisser des traces...

## EXTRAIT 4

Nathalie Sarraute. *Les Fruits d'or*

Qu'elles s'écartent. Qu'on disperse ce troupeau hébété. Et qu'on m'amène le coupable. Lui, là-bas, oui vous. Vous êtes arrêté. Qu'on lui passe les menottes. Tendez vos poignets. Il y a longtemps que je vous observe, que j'entasse contre vous les pièces à conviction. Cette fois je vous tiens. Vous êtes pris sur le fait. Parlons un peu là entre nous de ce geste qui, selon vous, peint avec quelle exquise simplicité les grands sentiments. Ce geste avec le châle, qui, avec quel art, « dit tout » mieux qu'un livre entier. Vous leur avez offert cela. Vous leur avez fait absorber cette drogue empoisonnée. J'ai admiré votre assurance, votre audace. Vous êtes si sûr de l'impunité, vous ne ratez jamais votre coup. Mais voilà – on ne peut pas tout prévoir n'est-ce pas ? – voilà l'obstacle, l'imprévisible accident. Une des victimes... j'admire sa force, quel puissant tempérament... tel Raspoutine elle résiste miraculeusement, sur elle la drogue mortelle n'agit pas... Elle se dresse, elle crie : Qu'est-ce que c'est ? Que m'avez-vous fait absorber là ? Qu'est-ce que ça contient ? Mais c'est nocif, c'est dangereux... une fausse vérité... c'est quelque chose qui ne signifie rien, qui peut signifier n'importe quoi... elle le rejette, elle n'en veut pas. Alors vous cherchez à vous y prendre autrement, vous sortez votre attirail de soporifiques et de bâillons : Bien sûr, ce geste en lui-même n'est rien, seulement il y a l'ensemble d'une si grande complexité, il y a la construction. C'est tout cela qui donne à ce geste sa signification, tous ces prolongements, ces résonances... Ah, c'est qu'une œuvre d'art... Votre regard en pareil cas se fait vague, rêveur, on vous voit vous éloignant vers quelles régions inconnues, quelles mystérieuses, étranges contrées... Et elles, comme hallucinées, et tous drogués par vous, soulevés... Mais où, je vous le demande, je veux le savoir, où les attirez-vous ? Quelles ineffables prolongements, quels poétiques rayonnements pourront-ils voir autour de cela, de cette pacotille fabriquée en série, de ce vulgaire article de bazar ? Montrez-les-moi. Si vous avez réussi à découvrir une seule parcelle de quelque chose d'intacte, qui vibre, qui vit, c'est de cela qu'il fallait parler, c'est cela qu'il fallait leur montrer et pas cette camelote – vous auriez dû la cacher.

## EXTRAIT 5

Nathalie Sarraute. *Entre la vie et la mort*

Héroult, héroult, héros, aire haut, erre haut, R.O., rythmé sur le bruit du train roulant à travers les plates plaines blanches. Les images surgissent l'une après l'autre, tirées de sa collection...

Héroult... la corne mauve aux contours mous s'étend le long de la mer bleue. Son bout étroit, recourbé, s'encadre dans l'Aude jaune. Dans son creux sont insérés le Tarn orange, l'Aveyron vert. Le Gard rose bouche l'ouverture de la corne...

Héroult... Il s'avance lentement, très droit sur son cheval caparaçonné. Il est coiffé de sa toque de vair, revêtu de la dalmatique de velours violet. Il tient dans sa main le caducée. Ses cavaliers le suivent. Tout bouge et chatoie, les bannières, les étendards, la soie, les broderies d'argent et d'or, les bijoux, les fourrures, le cuivre des trompettes, l'acier des armes...

Héros... Il est étendu sur le dos sous le ciel sombre plein d'étoiles. Son bras droit est replié. Sa main raidie serre la hampe du drapeau déchiré qui couvre son visage et le haut de son habit blanc...

Aire haut... le brouillard s'écarte et découvre le nid d'aigle dans un creux du rocher à pic. Tout en bas, dans la vallée, les maisons sont de minuscules cubes blancs et gris...

Au suivant : Erre haut... Voici le moine dans sa robe de bure. Le vent qui souffle à travers la montagne agite ses cheveux. Il marche à grandes enjambées. Ses pieds nus foulent l'herbe rase, les courtes fleurs violettes, jaunes, blanches...

R.O.... R, sur ses pattes écartées de bouledogue attend. O, le cercle est bouclé. Tout se referme et on recommence...

Héroult... La branche immobile du pin parasol s'étend au-dessus de l'auvent recouvert de tuiles arrondies orange et roses. Elles descendent en pente douce, leurs petites voûtes s'emboîtent les unes dans les autres. Dans les rainures, entre les rangées, il y a des traînées d'aiguilles de pin jaunies, quelques pommes de pin...

Héroult... – Mais qu'est-ce que tu marmonnes depuis une heure ? Tu parles tout seul. Tu ne regardes rien. C'est pourtant si joli. Combien d'enfants seraient ravis de pouvoir faire un pareil voyage. Mais tu ne vois rien. Je te l'ai dit souvent : l'essentiel, c'est d'être capable d'attention, de posséder le don d'observation. Il est pourtant si aigu d'ordinaire à ton âge. Mais tu es toujours tourné en dedans, en train de ruminer. Dis-le-moi, mon chéri, tu as de nouveau tes « idées » ? Tes peurs ?

## EXTRAIT 6

Nathalie Sarraute. *Vous les entendez ?*

Leurs rires spontanés, qui coulent de source... Parfaitement naturels. Le léger trémolo un peu suspect était un faux mouvement, un défaut de mise au point aussitôt corrigé. Le naturel parfait est absolument obligatoire. Chacun d'eux le sait sans qu'aucun mot ait jamais été prononcé, aucun signe échangé... pas trace entre eux de la moindre connivence. Quelle connivence, Seigneur? Pourquoi? Ne sommes-nous pas ici entre nous, chez nous? Dans notre élément. Celui qui nous convient. Oui. A nous. Tels que nous sommes. Tels que Dieu nous a faits. Nous interchangeable. Nous qu'il faut bien accepter. Nous là-dedans comme des poissons dans l'eau, nous qui ne respirons nulle part plus à l'aise, nous qui n'aimons rien tant que nous ébattre parmi cela... Oh, passe-le-moi... Mais ne tire pas comme ça, tu vas le déchirer... Moi, que voulez-vous, je trouve que ça a un chic énorme... Là tu vas fort... Oh regardez... et les rires toujours sur le point de jaillir irrésistiblement fusent, traversent la porte fermée, l'aspergent...

Mais c'est possible ? On vous a dérangés? On riait pourtant doucement... Pas un vacillement dans leurs yeux candides, sur leurs visages lisses pas un frémissement... C'est lui, lui seul qui a déposé en eux... Il trouve en eux ce qu'il y apporte. Il aurait beau leur expliquer, ils ne comprendraient pas... Ce sont, n'est-ce pas ? de telles subtilités. Racontez ça à n'importe qui. Prenez n'importe qui à témoin. Demandez-lui donc, à ton ami... Parle-lui-en, essaie un peu d'aller te plaindre...

Ecoutez... ces rires... Ecoutez-les bien. – Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous avez? – ces rires... vous les entendez ? Ces petits rires... comme des aiguilles... Mais réveillez-vous, n'ayez pas cet air hébété... Ces rires comme les gouttes d'eau qu'on fait tomber sur le crâne des suppliciés... c'est sur nous, c'est pour nous faire souffrir, c'est pour nous détruire... Vous ne les entendez donc pas ? Mais en quoi êtes-vous fait ? Non, bien sûr, vous ne pouvez pas me croire. Vous ne pouvez pas croire à tant de fourberie... L'autre se soulève, ses grands yeux fixés sur lui... Mais comment n'avez-vous pas remarqué quand... au moment où vous avez eu l'imprudence... où vous avez été assez fou... – Moi ? Fou ? Ah elle est bonne.. – Oui, fou... se penchant, saisissant la bête à pleines mains, la brandissant sous son nez... Oui, je dis bien : fou.

## EXTRAIT 7

Nathalie Sarraute. *« disent les imbéciles »*

Des imbéciles. Imbéciles. Les imbéciles. C'est à ne pas croire. C'est lui qui vient de dire ça. Lui-même. Ce de sa propre bouche que sont sortis ces mots étonnants : des imbéciles.

Ces gens-là, regardez, je vous les désigne, regardez-les bien. Vous voyez, ce sont des imbéciles. Les voici. Ils se nomment ainsi. Ils sont là, devant nous, immobilisés. Ils sont tout raides... comme inanimés... Ils sont emmaillotés soigneusement, entourés de bandelettes, sur leur visage des masques peints ont été posés...

Mais périt à petit, à les observer de si près... vous ne trouvez pas qu'on éprouve une sensation... vous ne la reconnaissez pas ? C'est la même que tout à l'heure... On se sent curieusement engourdi, ankylosé... c'est comme un début d'asphyxie dans un air confiné, dans un lieu hermétiquement clos... Nous avons été enfermés avec eux... avec ces momies... c'est un tombeau, un sarcophage... et nous-mêmes...

Il faut s'arracher d'ici, je dois retourner là-bas d'où vous m'avez tiré par la menace, par la peur... J'y retourne, suivez-moi, j'y suis de nouveau, venez me rejoindre... là où tout vit, bouge, s'agite, se transforme... On ne voit pas ici... – Quoi ? D'imbéciles ? Mais pour qui nous prenez-vous ? Vous pensez que nous ne voyons pas cette trappe que vous venez d'ouvrir devant nous ? Que vous parviendrez à nous prendre à notre propre piège ? Vous poussez l'audace jusqu'à essayer de nous faire admettre que ceux qui disent des autres : « Ce sont des imbéciles » deviennent eux-mêmes... c'est bien ça ? c'est ce que vous voulez insinuer, n'est-ce pas ? que c'est nous-mêmes qui serions...

– Vraiment, vous m'y poussez, vous me provoquez, tant d'étroitesse d'esprit, tant d'aveuglement, de mauvaise foi... Il faut que je me tienne à carreau, que je me retienne de toutes mes forces pour ne pas acquiescer, pour ne pas vous assener ça : « Oui, c'est vrai, ceux qui disent des autres : Ce sont des imbéciles.. sont eux-mêmes... » Mais soyez tranquilles, je ne le dirai pas. De le dire vous fait de nouveau vous sentir, comme tout à l'heure, ratatinés, atrophiés, étouffant dans un lieu sinistre, plein de cadavres momifiés... Vous le voyez bien, j'y étais aussi. Vous avez-vu comment cela s'est produit ? Cela peut arriver à n'importe qui, à moi comme à vous. Vous l'avez bien vu : celui qui a été jusqu'à écrire : « disent les imbéciles »...

## EXTRAIT 8

Nathalie Sarraute. *L'Usage de la parole. A très bientôt*

Où va-t-il, celui-là, plein d'ardeur et d'allant? Voyez le traversant en toute hâte la chaussée sans prendre garde aux signaux, il est tellement pressé, il déteste tant faire attendre... surtout un ami, et un ami pareil, toujours si délicat, si prévenant. Justement il est déjà là... J'espère que vous venez d'arriver, je suis bien à l'heure, n'est-ce pas ? Oui oui, ne vous inquiétez pas, c'est moi aujourd'hui qui suis en avance. Alors quoi de bon, alors quoi de neuf depuis la dernière fois ? Ah, et d'abord qu'est-ce qu'on commande ?

Réunis par leur goût commun pour ce cadre modeste, mais vivant, mais très doux, pour ce menu simple mais de qualité excellente, laissant cette union se corser par de légères différences... Non ça, moi, je n'aime pas tellement... Non, ce n'est pas que je n'aime pas ça, mais en ce moment... et puis dépliant leur serviette, se rejetant un peu en arrière pour mieux se voir... et aussitôt le flot de paroles jaillit. De la bouche duquel ? Mais de celui-ci qui bondissait à travers la chaussée, faisait tourner impatiemment le tambour de la porte et se précipitait dans la travée comme si déjà leur pression en lui était trop grande, comme s'il devait au plus vite se décharger... Mais de quels mots? Quels mots étaient déjà en lui? Il n'en sait rien, il n'y avait rien de tout prêt, rien de précis, juste de vagues schémas, des bribes de projets, il se laisse toujours conduire par l'inspiration du moment. Lui, celui qui courait, a attiré notre attention. Lui seul – pas l'autre. Pourquoi ? Parce que c'est de lui que le flot de paroles irrésistiblement s'échappe...

Rien de plus banal pourtant que ce que ce flot charrie... événements, nouvelles inédites, secrètes, articles, anecdotes, opinions, prévisions, expositions, films, pièces de théâtre, concerts, romans... on dirait qu'installé à bord d'un satellite d'où il observe la terre entière, il envoie à l'autre des signaux que l'autre enregistre, et auxquels à son tour par quelques signes brefs – paroles, hochements de tête, sourires ou rires – il répond, encourageant la performance... Alors pourquoi porter à cet échange tant d'attention ? Qu'y a-t-il à chercher dans ces signes d'une lecture si simple ? Chaque parole est de celles qui « disent bien ce qu'elles veulent dire »: elles ramènent fidèlement ce qu'elles sont allées recueillir et le présentent revêtu de leur forme, de l'uniforme, de la tenue que la coutume exige que cela porte dans toutes les franches, confiantes, amicales conversations.

## EXTRAIT 9

Nathalie Sarraute. *Enfance*

Tout a conservé son exquise perfection : la vaste maison familiale pleine de recoins, de petits escaliers... la « salle », comme on les appelait dans les maisons de la vieille Russie, avec un grand piano à queue, des glaces partout, des parquets luisants, et tout le long des murs des chaises couvertes de housses blanches... La longue table de la salle à manger où à chacun des bouts sont assis, se faisant face, se parlant de loin, se souriant, le père et la mère, entre leurs quatre enfants, deux garçons et deux filles... Après le dessert, quand ma tante a donné aux enfants la permission de sortir de table, ils s'approchent de leurs parents pour les remercier, ils leur baisent la main et ils reçoivent sur la tête, sur la joue un baiser... J'aime prendre part aussi à cette amusante cérémonie...

Les domestiques sont comme il se doit gentiment familiers et dévoués... Rien ne manque... même la vieille « niania » douce et molle dans son châle et ses jupes amples... Elle nous donne pour notre goûter de succulentes tartines de pain blanc enduites d'une épaisse couche de sucre mouillé... et le cocher qui se chauffe au soleil sur le banc de bois adossé au muret dans la cour où se trouve l'écurie... j'aime grimper doucement sur ce mur derrière lui et poser mes mains sur ses yeux... « Devine qui... – Je sais que c'est toi, petite friponne »... je me colle à son large dos, je passe mes bras autour de son cou, je hume la délicieuse odeur qui s'exhale du cuir de son gilet, de son ample veste, de ses cheveux pommadés, de la sueur qui perle en fines gouttelettes sur sa peau tannée et burinée...

Et le jardin... avec au fond le pré couvert de hautes herbes où nous allons toujours jouer, Lola, la plus jeune de mes cousines, qui a mon âge, son frère Petia et des enfants de voisins, d'amis... Nous pressons entre le pouce et l'index des coques jaunâtres et vides de je ne sais plus quelle plante pour les entendre éclater, nous tenions aplatie et serrée entre nos deux pouces rapprochés une herbe coupante et nous soufflons dessus pour qu'elle se mette à siffler... La tête couverte d'un long voile de mousseline blanche et ceinte d'une couronne de pâquerettes que niania a tressée, tenant à la main une baguette toute lisse, encore un peu humide, un peu verdâtre, et embaumant le bois fraîchement écorcé, je conduis la procession qui porte en terre une grosse graine noire et plate de pastèque.

## EXTRAIT 10

Nathalie Sarraute. *Ici*. II

C'est là de nouveau, ça emplit tout... ça se tient là immobile, immuable, aucun changement d'une fois à l'autre... le pan de mur en plein soleil, les larges pavés arrondis, l'herbe entre eux d'un vert grisâtre, l'épaisse pierre patinée du vieux banc et au-dessus les branches couvertes de fleurs roses qui montent du mince tronc rugueux en touffes duveteuses... Et voici dans cette immobilité parfaite, dans ce silence... il semblait qu'il ne pouvait y avoir ici aucune présence... brusquement ces mots : « Comment il s'appelle déjà, cet arbre ? »...

Mais ce n'est rien, une brève intrusion, une menace de destruction qui sera repoussée en une seconde... « C'est... c'est... » le nom est là, il attend, tout prêt à accourir, il n'y a qu'à l'appeler... « C'est un... c'est un... voyons c'est un... » et il ne vient pas... le talisman qu'il suffit chaque fois de saisir et de tendre, le talisman qui détourne le mauvais œil n'est plus là... mais que se passe-t-il ? mais ça ne s'est jamais passé, c'est la première fois...

L'inspecteur indifférent, insensible se tient sur le seuil, il attend... qu'il prenne patience, il l'aura, la pièce exigée... elle était toujours ici... comment a-t-elle pu se perdre ? il faut bien chercher, elle va sûrement se retrouver...

Le pan de mur, les pavés, l'herbe, le banc sont devenus un peu irréels, inconsistants... un décor dressé là pour que sur lui l'arbre se détache... Un arbre anonyme, un arbre étranger... il doit absolument révéler son identité, il ne faut pas le lâcher, il faut l'interroger encore et encore, tenir là, exposé, son mince tronc rugueux, ses branches couvertes de touffes de fleurs qui se dressent comme des panaches, des plumets... il faut l'enserrer, le presser, le soumettre à la question... mais rien n'en sort, pas le moindre indice, rien qui puisse permettre de retrouver son nom...

Peut-être que de le traiter avec plus de douceur, le ramener et le replacer dans son décor réel où il s'épanouirait à l'abri de toute contrainte... devant ce petit mur blanchi à la chaux, derrière ce banc, sur cet espace rond entre les pavés où il s'enfonce... peut-être que dans cette ambiance familière tout naturellement il se laisserait aller... mais il ne livre rien... il se dresse à distance... un arbre sans plus... juste un arbre...